

# Faut-il jeter la pierre aux constructeurs ?

René de Maximy

## L'urbaniste, manipulateur de l'espace.

Géographe et sociologue de formation, ayant travaillé de très nombreuses années avec des architectes, des ingénieurs de travaux publics et des spécialistes en bien d'autres domaines qui, comme moi, se considéraient avant tout comme des urbanistes, je crois avoir entendu les discours les plus étonnants sur l'intérêt et les fonctions de la cartographie. De ceux-ci, le plus fréquent, toujours actuel, énonce que la carte n'est qu'un moyen qui, habilement employé (le terme de *manipulé* est souvent dit, et il doit alors s'entendre péjorativement), permet de faire passer les projets d'urbanisme, ce qui est exact, y compris les projets les plus aberrants, ce qui est tout de même exagéré. Mais jamais ces discours ne furent le dire de géographes, ni plus généralement de tenants d'autres disciplines en sciences sociales. La nuance est de taille, car cela me permet de supposer que, pour les ingénieurs et les architectes essentiellement, user de la carte et de la cartographie, c'est comme user de la règle à calcul ou du crayon : la règle à calcul, le crayon sont les prolongements indispensables de leur réflexion, ils permettent d'en chiffrer les composantes ou d'en concrétiser les images, aidant en cela d'une part à la conception des projets, d'autre part à leur promotion, voire à leur imposition. Pour eux, toute carte, qu'elle soit déjà établie et qu'ils l'utilisent, ou qu'ils la fabriquent pour l'utiliser, n'est que l'un des moyens de pression pour faire passer l'objet qu'ils projettent de mettre en oeuvre.

À lire ce qui précède, on pourrait croire que je désapprouve de tels us, ce serait se tromper gravement sur ce que j'en pense. Avant de se trop hâter d'en juger, il faut, en effet, réfléchir sur les manières de concevoir des urbanistes et, de ceux-ci, plus particulièrement des architectes comme, dans une moindre mesure, des ingénieurs de travaux publics – e ne reviendrai pas sur la relation qui unit la géographe à la conception, l'élaboration et l'usage des cartes, que j'ai évoqué en un autre chapitre de cet ouvrage.

On ne sollicite un architecte (ou un ingénieur) que pour l'établissement d'un projet destiné, s'il n'est pas trop extravagant (trop grandiose, trop onéreux, trop hors des habitudes et des conformismes etc.), à être un jour réalisé. Il en a toujours été ainsi. C'est ce que, pour le Parthénon, Périclès demanda à Ictinos et Callicratès, contrôlés par Phidias ; ce que les Diadoques, et Alexandre lui-même, demandaient aux architectes à chaque nouvelle fondation de ville ; ce que les Américains demandèrent à Lenfant, et après la Deuxième Guerre mondiale, tant de responsables politiques à tant d'architectes pour reconstruire tant de cités : Auguste Perret pour le centre du Havre, par exemple (à noter que, trop hors normes, son projet fut totalement repris et modifié). Actuellement la tendance est de confier des projets d'envergure à plusieurs architectes s'associant pour la circonstance, quoique l'on vit Le Corbusier (Maxwell Fry, Jane Drew et Jeanneret) imposer ses conceptions pour la réorganisation de Chandigâr et Lucio Costa et Oscar Niemeyer faire la Brasilia que l'on sait. Les architectes demeurent, par excellence, *les hommes de l'Art*.

Naturellement une équipe d'urbanistes ne comprend pas que des architectes et chaque membre de l'équipe garde ses propres manières de procéder, mais ce sont cependant les architectes qui, le plus souvent, introduisent leurs méthodes et façonnent l'*esprit-maison* dans les agences. Aussi l'expression par le dessin, *le petit crobar à la patte qui lève* (à main levée), y est-elle privilégiée. Tout urbaniste, qu'il ait à faire de lui-même des propositions d'aménagement de l'espace à urbaniser ou à modifier ou qu'il tente d'exprimer des propositions d'aménagement correspondant aux souhaits exprimés par ses clients – État ou collectivités locales généralement –, va dès lors travailler au corps, si je puis

dire ainsi, le paysage dont il dispose. Aussi le gribouillage des plans à différentes échelles, et des cartes, est-il l'un des passe-temps qui alimente sa réflexion. C'est son travail que de manipuler l'espace, de contraindre les documents topographiques dont il dispose à prendre une tournure conforme à ce qu'il veut faire du paysage initial qu'ils décrivent. La patatoïde, les flèches au crayon gras, les formes géométriques très empâtées ou colorées, c'est son *truc* ; les petits coups de crayon, redresseurs de paysage ou niveleurs de petits reliefs, sa jouissance. Bref, reprocher à un urbaniste, surtout s'il est architecte, de manipuler cartes et paysages, c'est reprocher au cordonnier de découper le cuir, le trouser, le coudre et l'assembler à sa convenance, pour le bien-être des pieds de ses clients.

Il fallait que cela soit rappelé. Mais il n'en est pas moins vrai que, pour faire entrer dans leurs voies leurs interlocuteurs, des politiques beaucoup plus influençables qu'on ne pourrait l'imaginer, les urbanistes se conduisent en grands spécialistes de la manipulation des informations que fournit l'espace et que transcrivent les cartes. C'est ce point que je voudrais considérer maintenant.

Il y a une certaine naïveté à créditer les pouvoirs établis et les groupes de pression de compétence et de pouvoirs exorbitants, la naïveté est non moins grande de supposer qu'ils sont facilement manipulables. En fait, l'entêtement peut être signe de bêtise et néanmoins d'une résistance peu banale à la manipulation. Les architectes savent cela – je cible mon propos sur eux, comme représentant de la profession d'urbanisme car la quasi totalité des agences d'urbanisme sont dirigées par un architecte ou, plus rarement, par un ingénieur des travaux publics. Ils connaissent bien leur public et leur clientèle, ils doivent donc s'ingénier, pour convaincre de la qualité de leur projet et emporter le marché, à trouver le discours convenable. Pour que ce discours porte, il ne doit pas être que brillant, culturel, social, politique et financier, il doit apporter du rêve (un zeste) et toutes les apparences d'un immense réalisme où l'environnement, le milieu socio-politique (les élus en sont soucieux) et matériel, notamment descriptif donc cartographiable (les technocrates en sont friands, car ça les dédouane ou les tranquillise), soit plus que présent, ressenti comme contraignant et donc incontournable. On saisit

immédiatement le poids d'une carte donnant à voir surtout ce que l'on veut mettre en évidence, ne niant pas le reste mais le minimisant par l'usage des couleurs, des signes et des échelles. J'ai dit que toute carte est une manipulation, qu'il n'y a tromperie que lorsque les conditions pour la lire bien, en comprendre ce qu'elle montre et connaître les limites de sa fiabilité, ne sont pas clairement exposées. Les architectes ne se sentent pas aussi tenus que les géographes par cette discipline professionnelle car, s'ils proclament qu'ils tiennent compte du paysage pour construire un nouveau paysage, leur projet n'emprunte à l'ancien que ce qui s'inscrit harmonieusement dans la géographie (très locale tout de même) qu'ils élaborent. Ainsi, d'un habile coup de patte, ils n'hésitent pas à remodeler des versants et par petites touches crayonnées successives à soumettre à leur construction un paysage ou un site. J'ai même vu, à Kinshasa, pour la construction d'une place de marché du village suburbain de la Nsélé, un plan muet, dessiné sur transparent, être tiré à l'envers, puis ensuite travaillé, coté, légendé et devenir le projet définitif. La légère pente de la place, prévue initialement pour s'orienter au sud, s'en trouva orientée au nord, ce qui ne nuisit en rien à la réalisation finale du marché.

Il arrive qu'ils aillent beaucoup plus loin, que, sur un espace peu différencié, ils *tracent*, et en traçant imposent, de nouvelles lignes. Il arrive même qu'auto-séduits par ces nouveaux signes que portent leur feuille à dessin, ils les adoptent comme des faits établis et en viennent à bâtir ainsi tout un quartier. Ensuite il faudra qu'ils parviennent à montrer, par un habile maniement d'authentiques cartes à grande échelle présentées avec d'autres cartes dessinées par eux, projetant leur création encore virtuelle, que ce qui ne fut que le fruit d'un mouvement (d'une impulsion, d'une intuition ou d'une imagination de voyant, quand ce n'est pas d'une routine bien établie qui leur permet de revendre à l'infini les mêmes compositions qu'elles que soient les latitudes où ils les colportent, ce qu'on appellera alors un *style*) est bien une évidence et une nécessité.

### **Les impératifs de la profession.**

Faut-il, ici, parler de manipulation de l'espace à l'aide de la carte, ou de manipulation directe de la carte pour manipuler plus sûrement l'espace ?

Oui, très certainement. C'est l'un des impératifs de la profession, et c'est cela qui est espéré des clients. Mais ceux-ci se réservent toujours la décision. C'est le premier garde-fou pour l'urbaniste. Il ne peut se permettre rien qui mette en danger l'espoir qu'il a de voir son projet, modifié ou non, retenu. La concurrence, pas vraiment tendre, entre urbanistes répondant à un appel d'offre constitue un deuxième obstacle majeur à toute dérive excessivement manipulatrice. Cette seconde limite porte d'ailleurs sa perversion, la tendance démagogue, favorisant l'anecdote et les dessins d'ambiance au détriment du sérieux d'un projet pour satisfaire quelque faiblesse culturelle, politique ou sociale du principal décideur. Mais la troisième barrière empêche bien des dérives, celle du coût social et financier, donc politique, du projet. Or, proposer, sans démagogie trop évidente, une opération d'urbanisme qui financièrement se tienne dans les limites du souhaité et du réalisable, impose une rigueur extrêmement tenue dans la rédaction du cahier des charges, ce qui renvoie au folklore la dénonciation de manipulation que font assez fréquemment aux urbanistes bien des défenseurs d'intérêts locaux. Je voudrais noter à ce sujet que ce sont là les règles d'un jeu social bien établi, qui se pratique entre praticiens, politiques et citoyens. En ce jeu, de toute façon et quel que soit le poids circonstanciel des deux autres partis en présence, c'est toujours le praticien, ici l'urbaniste, qui devra s'effacer ou réviser sa copie.

Il n'en reste pas moins que les urbanistes font les plans et que les boteurs (bull-dozers) réalisent les plans, comme l'a si bien dit H. Lefebvre. Et si ces plans ne sont pas réalisés, ce qui est le cas le plus fréquent en vérité, ils ne sont pas pour autant nécessairement détruits. Il advient qu'on les archive, qu'on les ressorte dix ans ou cent ans plus tard, et qu'on les remette au goût du jour. À ce moment là, le trait accidentel ou intuitif, mais retenu, du plan exhumé peut s'imposer comme une réalité *morale* ou *culturelle* d'autant plus sûre qu'elle s'est bonifiée en vieillissant.

En définitive, ce n'est pas trop la coquille construite qui compte mais ce qu'en font les citadins, la façon dont ils l'investissent et la modifient. Combien de villes de par le monde ont été construites selon les mêmes règles et en utilisant les mêmes plans ? Toute l'Amérique hispanique en témoigne ! Qui prétendra que cette contrainte forte et parfaitement indifférente

aux réalités locales, sociales, économiques, voire géographiques, a eu des effets plus pernicious que si l'urbanisme promu alors l'avait été dans le respect maniaque d'un espace qui ne doit pas être manipulé ? Ne faut-il pas dire plutôt qu'il appartient aux citoyens de faire véritablement leur ville, une fois que les urbanistes l'ont construite ?

En réalité, et dans tous les cas de figure, ce n'est pas la manipulation de l'espace qui doit être sujette à controverse et se soumettre à une réelle déontologie, ce n'est que la manière dont les manipulateurs de cet espace présentent les éléments nécessaires pour juger des actes de manipulation faits ou proposés.